

LE TEMPS

WEEK-END

SUPPLÉMENT
CULTURE & SOCIÉTÉ
SAMEDI 14 MARS 2020
N° 1132



NE PAS OUBLIER D'OÙ ON VIENT

PHOTOGRAPHIE Metteuse en scène et plasticienne, Audrey Cavelius a monté un projet avec des mineurs non accompagnés.

● ● ● PAGES 22-23

(AUDREY CAVELIUS)

(IN)CULTURE

La culture, ce virus qu'il faut cultiver

► Gamin, j'ai attrapé un virus dont je n'ai jamais réussi à me débarrasser – ou plutôt dont je n'ai jamais voulu guérir: celui de la culture. Si je suis devenu journaliste, c'est pour le répandre, en vanter les vertus thérapeutiques et intellectuelles, pour tenter de contaminer le plus de personnes possible.

J'avais 8 ans lorsque tout a commencé, lors d'une projection d'*E.T., l'extra-terrestre* qui m'a bouleversé. Sans que j'en prenne conscience, Spielberg m'avait inoculé ce qu'on appelle la cinéphilie. Deux ans plus tard, Milos Forman m'initiait au classique avec *Amadeus*. Saint-Exupéry et son *Vol de nuit* me fera ensuite découvrir les plaisirs solitaires de la littérature, comme Matthias Langhoff me secouera au Théâtre de Vidy et Couleur 3 me fera découvrir les hérauts du rock alternatif.

Depuis maintenant deux semaines, les milieux culturels souffrent. Tandis que les musées et les salles de cinéma tentent de résister à d'inéluctables chutes de fréquentation, s'ils ne sont pas fermés, les lieux de création comme les festivals plient et abdiquent sous les assauts d'un virus dont le nom est celui d'une bière mexicaine, on l'a beaucoup dit, mais aussi d'un groupe d'*euro dance music* dont l'unique tube a été samplé par les Black Eyed Peas sur *Ritmo*, un morceau qui a réussi l'exploit d'être plus horripilant encore que l'insupportable *Despacito*.

Le coronavirus est balèze. Voyez comme il affole les bourses, agite les politiques, paralyse les systèmes de santé. Et aussi comme il lave le cerveau d'imbéciles répétant sans réfléchir qu'il faut arrêter d'être parano. Les médecins le disent, il s'attaque sournoisement aux plus faibles. Pas étonnant, dès lors, qu'il soit parvenu à éteindre la si dense offre culturelle helvétique. On la croyait solide, pérenne, on la découvre précaire et sous constante perfusion. Ceux qui pensaient que la culture était assise comme l'oncle Picsou sur un magot découvrent la réalité: il s'agit d'un écosystème fragile, qui a besoin de soutiens pour survivre. Mais la culture fait vivre; elle est machine à penser, elle ouvre au monde, produit du sens.

Des experts affirment qu'après une récession, l'économie repart au quart de tour. Or ne faudrait-il pas que le coronavirus nous signale la nécessité d'intégrer l'idée de décroissance, histoire de ne pas aller dans le mur? Le puissant Salon de l'auto, c'est certain, reviendra, alors que des structures culturelles pourraient ne jamais se relever. C'est inquiétant. Lorsqu'il s'agira de parler d'aides à la relance, il faudra les soutenir. Il en va de l'idée même du vivre-ensemble. Il serait tragique que le virus de la culture soit éradiqué en même temps que celui du Covid-19. ■

STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



UNE SÉRIE QUI SENT LA POUDRE

Adaptée d'un roman-enquête de Roberto Saviano, l'auteur de «Gomorra», «Zero Zero Zero» plonge en huit épisodes dans les coulisses du marché de la cocaïne. ● PAGE 24

LA COLÈRE, UNE VOIX QUI COMPTE

La Genevoise a sorti un premier album qui devrait en faire une des révélations de l'année. Rencontre avec une artiste qui fusionne la légèreté de l'électro-pop et l'urgence du rock. ● PAGE 25

HANNA KRALL ET LA MÉMOIRE

Figure du reportage littéraire en Pologne, l'écrivaine a bâti une œuvre magistrale entre roman et journalisme. Elle nous a reçus pour évoquer «Les Vies de Maria». ● PAGES 30-31

LE RÈGNE DE L'ÉPIDÉMIE

Une grippe inédite sème la panique et plonge une ville dans une spirale sécuritaire glaçante. Le bédéiste bernois Jared Muralt signe une anti-utopie d'une brûlante actualité. ● PAGE 34



Tizalu voulait incarner la figure d'un juge femme, figure impossible à imaginer dans son pays, l'Éthiopie.

JOUER AVEC SON IMAGE

MARIE-PIERRE GENECAND

Ils sont jeunes, viennent d'Afghanistan, d'Éthiopie ou d'ailleurs et atterrissent seuls en Suisse, sans famille, ni projet. Devant l'objectif d'Audrey Cavalius, ils transforment leur identité pour recoller les morceaux

► Arriver dans un pays étranger sans ses parents, souvent décédés, après une transhumance qui a duré plusieurs années... On imagine sans peine ce que les mineurs non accompagnés (MNA) peuvent ressentir. Un vertige, une sensation d'hébétéude, une tristesse infinie. Dans *Autres*, très beau travail photographique qui mêle insolence et profondeur, ces adolescents venus d'Éthiopie, d'Afghanistan ou d'ailleurs jouent avec leur identité pour se la réapproprier.

Certains ont réfléchi à ce qu'ils souhaitaient devenir, d'autres ont exprimé ce qui leur était le plus étranger. Tous ont travaillé «avec un incroyable enthousiasme», témoigne Audrey Cavalius, metteuse en scène et plasticienne chargée du projet. Cette artiste n'en est pas à sa première salve d'identités explosées. Il y a deux ans, elle proposait avec *Séries*, une même vision, vaste et secouée, de tous les possibles humains. Son mantra? Éviter les étiquettes qui enferment et, comme ici, reprendre le pouvoir sur un réel parfois oppressant. L'exposition *Autres* est à découvrir à Vevey jusqu'au 18 mars, à Yverdon le 20 mars et à Renens dès le 26 novembre.

Aux côtés des mineurs non accompagnés, d'autres jeunes migrants ont participé à ces ateliers qui se sont déroulés à l'Arsec en octobre dernier, puis au Secteur jeunesse, à Vevey, en février. Un troisième volet aura lieu fin avril au Centre d'intégration et de formation professionnelle, à Renens. Chaque fois, le rituel est le même, raconte Audrey Cavalius qui travaille sur invitation

de François Burland, responsable de l'association Nela, une structure vaudoise qui aide de jeunes migrants à trouver une formation, un travail ou un logement.

Chaque fois, le rituel est le même. «Sur la base d'une thématique, chaque jeune se constitue une histoire photographique en six clichés progressifs, un récit de lui-même qui le renforce et le propulse en avant», témoigne l'artiste romande. A leur disposition, une incroyable pile de vêtements, costumes, accessoires divers ou même mobilier. Ainsi que des décors sous forme de tapisseries et de la peinture à volonté. «Ils sont tous arrivés avec des idées très fortes, mais parfois, ils se sont montrés plus timorés dans la mise en œuvre. C'est là que je les pousse pour qu'ils osent l'étrangeté, le pas de côté, voire la radicalité», sourit Audrey.

Le résultat est payant! Eliseu, Angolais de 21 ans, voulait être Blanc «parce que les Blancs sont beaux et qu'ils ont de l'argent». Comment montrer le côté opulent? «En mangeant du raisin comme les Romains et en rappelant la sape africaine», répond l'artiste. Mais que signifie le fléau d'armes au pied du jeune homme? «Le côté sauvage que les Occidentaux associent souvent aux Africains.»

HITLER AFGHANO-TYROLIEN

Même humour décapant du côté d'Hamid, Afghan de 17 ans. «A la question: «Qu'est-ce qui t'est le plus étranger?» Hamid a souhaité incarner Hitler. Audrey Cavalius a alors réfléchi avec lui à la façon de représenter le Führer sans le montrer vraiment. «Les couleurs de la tapisserie évoquent le drapeau allemand, le chapeau à plume parle du chasseur qu'était Hitler et la tête de mannequin fait allusion aux Juifs qu'il a exterminés.»

Haben, jeune Erythréenne de 20 ans, avait moins le cœur à rire. Elle qui a traversé le désert pour venir en Europe et a rencontré plusieurs passeurs malhonnêtes, a

voulu en figurer un en particulier. C'était un passeur qu'elle a vu être très affectueux envers ses propres enfants et complètement cruels avec les enfants des autres. «Comment est-ce possible qu'un même homme puisse être aussi différent?» s'interroge-t-elle. «Habillée dans une tenue de Touareg, Haben est la seule à s'être transformée en quelqu'un du sexe opposé», note Audrey.

FAMILLE DÉCIMÉE

Plus de mélancolie que de colère chez Tigist, une Éthiopienne de 33 ans qui travaille depuis dix ans sur des projets de François Burland. Dans la série déchirante de six clichés qui précèdent celui publié ci-contre, des figurants ont été sollicités pour représenter la famille peu à peu décimée de la jeune femme. Entourée de quatre personnes sur la première photo, Tigist termine seule, de dos, le visage tourné vers une allée de cyprès. «Elle a voulu représenter l'incertitude de son avenir et le fait que ce long chemin, elle devra l'affronter seule, sans les siens», explique l'artiste. Justice et pouvoir, pour terminer. Tizalu, Éthiopienne de 29 ans, s'est voulue dans la peau d'une juge femme, sachant que cette fonction est réservée aux hommes dans son pays. «On a cherché à exprimer la justice sur un plan assez onirique, avec ce ciel ouvert derrière elle.» Et Magaly, Zaïroise de 18 ans, a souhaité célébrer «la force et la joie des femmes africaines». Les traits de peinture noire expriment aussi la révolte face aux discriminations dont sont victimes les Africaines et toutes les femmes en général. «Ce travail a été pensé comme une démarche d'empowerment. Je crois qu'il a atteint son objectif», se réjouit Audrey Cavalius. ■

«Autres», jusqu'au 18 mars, église Sainte-Claire, Vevey. Le 20 mars, Théâtre de l'Echandole, Yverdon-les-Bains. Du 26 novembre au 14 mars 2021, La Ferme des Tilleuls, Renens.



Eliseu est parti de son souvenir d'enfant lorsqu'il regardait la télévision en Angola, qu'il voyait des publicités avec des Blancs et qu'il rêvait de le devenir, blanc.



Tigist voyait en la mort de ses proches, et en particulier celle de son père, l'absurdité et la peine la plus grande qui soit.



Pour Hamid, ce qui est loin de lui, c'est le mal incarné. Il l'a matérialisé dans la figure d'Hitler.



Haben est partie de son incompréhension face à ces hommes dits normaux dans leur quotidien, aimant femme et enfants mais qui, en parallèle, tuent les femmes et les enfants des autres pour de l'argent. (PHOTOS: AUDREY CAVELIUS)